

## Présentation du livre « Le transfert de la folie » de Solal Rabinovitch par Daniel Bartoli



### Le transfert de la folie

Comment dire que l'amour de transfert, comme tout amour véritable, est amour fou ?

En questionnant l'idée même de l'amour ?... De l'amour narcissique (imaginaire), de l'amour extatique des mystiques, du pur amour ?

Comment dire que le transfert, qui est au cœur de la cure psychanalytique, et partant, clef de voûte de sa théorie, est efficient dans la psychose ?

En mettant en évidence que la psychose pousse à la théorie du... transfert ?... Que les psychotiques défient la théorie psychanalytique et la provoquent à l'invention.

Comment construire à partir de traces, persistantes ou effacées, cicatrices ou souvenirs de la perte, « ombres errantes », l'objet d'amour qui ne se manifeste que par ses masques, revêtus de voiles indéchiffrables, perdu à jamais dans la trame des perspectives ?

En provoquant une névrose nouvelle, comment on dit d'un nouvel amour, folie qui oblige à la création ?...

Comment nouer l'impossible, arrimer le réel du corps à une présence concrète et sexuée (celle du psychanalyste), pour produire un savoir... un gai savoir ?

Autrement dit, comment **penser** le transfert ? Comment le penser aujourd'hui comme un concept opératoire, dès lors que, tenu pour acquis, on fait silence là où un rendre compte est exigible de l'analyste ou bien on le convoque comme slogan ou réponse à tout faire. Je cite dans le propos introductif de Solal Rabinovitch : « Folie, outil, ou même obstacle, le transfert ne se pense plus guère aujourd'hui. L'indéniable de sa présence dans les cures (sauf dit-on, dans la psychose) vient paradoxalement le désaffecter. En voue le questionnement à la désuétude. On n'y voit plus qu'un mal nécessaire qui donnerait à la psychanalyse « de forts maux d'estomac ». Un mal ou un bien d'ailleurs. »

Ce livre étonnant, curieusement maniable, répond avec éclat à cette question : Comment penser le transfert ?

Par l'ECRIRE. L'écrit brise le silence. Il s'agira de littérature. Écrire c'est poser une question, des questions... inlassablement. A ce titre l'essai de Solal Rabinovitch provoque irritation et ravissement.

IRRITATION d'abord... parce que sa méthode consiste à questionner obstinément la psychanalyse, sa pratique et sa théorie. Il tire sous nos pieds le tapis, quelque peu usé, il est vrai, des certitudes les mieux assurées, jusqu'au déséquilibre ou à un heureux vacillement ... Chaque

chapitre est organisé à partir d'une série de questions, radicales et intransigeantes, qui déconstruisent toute tentative (tentative) de système. Elles contraignent à l'effort, produisent des articulations originales et imprévues pour des idées inouïes.

### **C'est la méthode freudienne à l'œuvre.**

Ces questions révèlent une persévérance à toute épreuve et relèvent, pour le lecteur pris dans le mouvement, d'une ardente obligation : y répondre pour provoquer, en spirale, de nouveaux questionnements.

RAVISSEMENT aussi, parce que les réponses s'organisent à partir de la pratique de l'auteure qui montre l'implication de l'analyste dans la cure, jusqu'à sa propre modification,.. voir jusqu'à sa folie... à partir aussi des rencontres : textes littéraires, témoignages des mystiques, étude de la perspective et de la topologie, irruption de la peinture,... pour produire un développement fait de surprises, de renversements et de trouvailles.

Chaque question opère à l'instar du ciseau du sculpteur qui procède « per via di levare » : en enlevant, par soustraction de l'inutile à l'œuvre... autrement dit sans en rajouter : « per via di pore » comme l'indique Leonard de Vinci pour la peinture, lorsqu'il voulait démontrer que l'art majeur c'est la sculpture.

L'opération est nouée en restant au plus près de l'enseignement freudien et de son commentaire par Lacan. Non que l'auteure les sollicite comme seulement un appui,... elle en fait apparaître la trame et la corde; elle nous fait relire ces textes avec les lunettes de la clinique : la sienne et quelques autres (Freud, Ruth Mack Brunswick, Lou Andréas Salomé, Jung) et surtout guidée par un objectif solidement arrimé dès le départ : montrer comment le transfert opère dans la psychose... avec cette conviction non dite, mais que l'on peut simplement résumer ainsi :

La cure psychanalytique se définit par le transfert, son maniement est plus important que la tâche interprétative. « Un traitement n'est psychanalytique que si l'intensité du transfert est utilisée pour vaincre les résistances. »

Pas de transfert dans la psychose équivaldrait à la négation même de sa possibilité dans toute cure.

Le transfert est dès lors, dans son issue, présenté comme à l'origine d'une création. Il « produit du neuf, de l'original, et même de l'originaire ».

Le développement qui évide les évidences fait apparaître à l'horizon de toute cure, par des retournements inattendus, des formes nouvelles. Fulgurance du trait, précision du geste, le concept lentement travaillé apparaît dans une clarté assourdissante. Le style c'est la clé du texte, « l'homme à qui l'on s'adresse » donc,... il en permet l'accès si on le lit comme une suite de nouvelles qui tendent vers une découverte.

Voilà que dans un ouvrage savant qui traite de psychanalyse se manifestent la surprise, le suspens, le suspense. C'est sa structure littéraire qui permet mouvements et passages imprévisibles. Ainsi, le texte ne fait pas appel, pour un appui (dé)monstratif à la topologie,.. non...c'est de la topologie en acte, qui produit des objets étranges et embarrassants. De ces objets que l'on manipule captivé et dont on ne parvient pas à se départir : On leur cherche une base, elle se dérobe ; des bords

ils ne sont que bord ; une surface, elle est partout pour découper un espace aléatoire... le regard s'y perd, le toucher exulte, et au bout de ces défilés on peut parfois entendre une voix !

Cette rigueur poétique évoque les plus inspirés des travailleurs de la langue. Parmi eux, Pascal Quignard, que j'évoquai tout à l'heure par ses « ombres errantes », ou Jorge Luis Borges, qui dans les « Ruines circulaires » conclut l'impensable tentative de son personnage par un (quasi - topologique ?) : « dans le rêve de l'homme qui rêvait le rêvé s'éveilla », précédé de l'inquiétant : « Il comprit que l'entreprise de modeler la matière incohérente et vertigineuse dont se composent les rêves est la plus ardue à laquelle puisse s'attaquer un homme, même s'il pénètre toutes les énigmes de l'ordre supérieur et inférieur : bien plus ardue que de tisser une corde de sable ou de monnayer le vent sans face. »

Au questionnement systématique, les réponses s'organisent dans un texte littéraire dont le rythme et le souffle évoquent celui de la cure : les chapitres en mouvement sont des séances qui scandent une lente, difficile, mais sûre mutation.

Deux mouvements composent l'ouvrage : modéré dans le premier, il est suivi dans le second d'un tempo allègre mais pas trop pour atteindre un éblouissant final saccadé.

**Le premier mouvement**, moderato, fait l'état des lieux de la théorie du transfert, de ses impasses et de son déploiement technique de Freud à Lacan. Il montre la lente évolution des points de vue à partir d'un concept rigoureux dès le départ freudien, l'adaptation des pratiques sous la pression constante de la psychanalyse des psychoses (plus précisément de la cure psychanalytique des psychoses). Cette question, véritable fil rouge du texte, aboutira à un ultime et décisif renversement : l'implication et le maniement du transfert dans le champ des psychoses sont la condition même de sa théorisation.

On y voit le transfert, pensé, repensé et défini :

1- Comme un lieu : c'est la névrose de transfert que Freud va jusqu'à nommer la maladie du transfert... Qu'en est-il ? Faux nouage, mésalliance ou connexion erronée des « Études sur l'hystérie », phénomène indésirable, force impure ?... Tout et rien de tout cela. C'est un champ de bataille au front de la pulsion.

Amour véritable, passion ravageant, mise en acte de ce qui échappe à la remémoration ( c'est l'agieren freudien ), le transfert occupe tout de la cure, jusqu'au monde du psychanalyste. S'il est véhicule de la cure, son moyen, il en est obstacle majeur, l'ennemi intérieur... « c'est la guerre » disait Freud ... combat toujours et jamais perdu puisque c'est sur l'échec (la résistance) que l'analyste prend appui pour le résoudre.

« C'est l'analyste que le transfert met donc sur la sellette », annonce Sola Rabinovitch. Point de départ que ce relèvement où l'analyste est convoqué en tant que lieu de l'opération, en tant que présence sexuée. C'est parce qu'il s'est fait le lieu du transfert que dans la psychose « l'analyste ne doit reculer en aucun cas »,...c'est qu'engagé, le point de non-retour dépassé, toute retraite est rigoureusement et logiquement impossible.

2- Comme une réponse en tant que traitement de la perte de l'objet abandonné, dont la nostalgie dessine les contours. La scène du transfert est sans foi ni loi comme au champ de bataille, mais aussi sans temps ni lieu : elle est mouvement de l'esprit qui subvertit les notions de temporalité et de mémoire. Ainsi le retour du refoulé, je cite : « ne vient pas du passé, mais de l'avenir »... et « L'avenir construit le passé. Et c'est le mouvement du temps qui fait l'effectivité du transfert ».

« L'ardeur » des traces mnésiques, qui sont impensables, trouve dans la personne de l'analyste un lieu et un temps pour se manifester, se penser en se liant, ...pour passer à la parole du fait même

que l'analyste y résiste... ainsi par le transfert « les symptômes reçoivent une nouvelle signification », le monde du sujet s'en trouve réorganisé.

3- Comme une force qui prend sa source dans l'impensé du sexe, l'indéchiffrable du réel sexuel. Pour sa part, active et méconnue, le transfert est hors sens, il se présente dans sa face obscure comme un « rien à déchiffrer ». Contre la violence pulsionnelle le transfert conduit à substituer à la jouissance impossible, le jouir du parler, du dire, de la voix. « le transfert à ouverts les vannes de l'archaïque et de l'incompréhensible, et ce n'est qu'une fois l'inouï accueilli qu'un travail de liaison et de construction psychique pourra les refermer. »

4- Comme une exigence de raison qui questionne la nature même de tout amour. En effet qu'en est-il de cette érotique du transfert que la psychanalyse invente comme méthode de travail ? C'est poser la question de l'amour, et postuler qu'une part de cet amour voué à la perte échappe à l'imaginaire. Cette notion d'amour non narcissique constitue l'hypothèse centrale, le pivot de l'ouvrage. L'amour extatique des mystiques représenterait cette part « non sexuelle » de l'amour. Elle intéresse un autre non identifiable, celui-là même qui est à l'œuvre dans le transfert.

Champ de bataille, nostalgie, impensé du sexe, amour et perte pure, ces quatre temps tiennent les promesses de leurs intitulés en montrant que le transfert est plus qu'une rencontre... c'est une confrontation pour une métamorphose, invention ou création pour une expérience nouvelle dans l'espace de l'écrit.

**Le second mouvement** de l'essai est donné sur un mode plus rapide, voire saccadé, allégro puis staccato. Il procède par notes successives pour déterminer la localisation du transfert, sa situation, c'est-à-dire le lieu psychique où il advient et d'où il opère, jusqu'à sa nécessaire décomposition (et non dissolution). Ce lieu est, tel un territoire musical, partagé entre l'instrumentiste et l'auditeur, il englobe l'analyste jusqu'à sa transformation. Ce geste prend son départ pour l'auteure au temps ou la cure « d'Elle », son analysante, épinglée du syntagme « je suis star », parvient au temps de cette décomposition. C'est l'analyste qui supporte cette métamorphose. De s'être faite un « autre non-spéculaire » pour Elle, l'analyste est contrainte à l'écrit. Ce livre n'est pas le rapport d'une cure et de sa fin il en est l'inscription, l'issue concrète... Ce texte est de fait l'écriture de la cure d'Elle...

L'effort théoricien et son passage à l'écriture, qui est l'obligation de faire trace, c'est la solution du passage au pacte. Métamorphose pour l'analyste cette fin qui si elle échoue à produire une technique généralisable et transmissible (le cheminement procédant par analogie et intuition clinique) réussit à nous mettre au travail. Le succès de cet ouvrage c'est de nous permettre d'y parvenir. Comment ? En tenant compte de l'introduction dans la théorie psychanalytique d'une nouvelle proposition conceptuelle inédite : « l'autre non-spéculaire », qui à pour conséquence une nouvelle théorie du transfert. Cette véritable découverte qui indique la localisation du transfert est susceptible :

De produire pour la cure des instruments et des outils efficaces. D'ouvrir son accès à la psychose, et par la même assurer au transfert une assise théorique consistante. De rendre compte, lorsque l'analysant vire à l'analyste, du pas de la passe.... Dans cette mesure, parce qu'il est le tracé de la trajectoire du transfert et le repérage d'une nouvelle hypothèse conceptuelle opératoire (l'autre non-spéculaire), propre à modifier nos pratiques, ce livre met l'analyste à sa place d'intranquilité,... attention, méfiez-vous, il est vivant !!!

*Daniel Bartoli*